Clio. Femmes, Genre, Histoire

41 | 2015

Le « socialisme réel » à l'épreuve du genre

Hommage à Assia Djebbar (1936-2015)

Christiane Klapisch-Zuber

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/12446>

DOI : 10.4000/clio.12446

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 10 juin 2015

Pagination : 239-241

ISBN : 9782701194318

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Christiane Klapisch-Zuber, « Hommage à Assia Djebbar (1936-2015) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 41 | 2015, mis en ligne le 17 juin 2017, consulté le 24 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/12446> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.12446>

Tous droits réservés

Portrait

Hommage à Assia Djébar (1936-2015)

Christiane KLAPISCH-ZUBER

Assia Djébar vient de nous quitter. Elle nous avait fait le plaisir et l'amitié d'intervenir en 2005 pour les dix ans de notre revue dans une conférence éblouissante sur la question de la langue. Nous devons sa présence aux liens amicaux et politiques forgés dans sa jeunesse avec Christiane Klapisch-Zuber qui retrace ici pour nous son itinéraire.

Assia Djébar, ce fut un beau nom : consolation et fierté y résonnent. Elle le choisit dès son premier roman, *La Soif*, paru en 1957. Celle qui était encore aux yeux de l'administration française Fatima Zohra Imalhayène, élève de l'École normale supérieure de jeunes filles, suivit les consignes de l'UGEMA, l'Union générale des étudiants algériens, et renonça à passer les examens dus. Elle ne renonça pas pour autant aux responsabilités universitaires et soutint sur le tard, en 1999, une thèse retraçant largement son propre parcours en littérature parmi ceux d'autres écrivaines du Maghreb¹. Au fil de ses pérégrinations par-delà mer et océan, elle enseigna à Rabat de 1959 à 1962, à Alger à partir de 1962 (mais abandonna ce poste quand l'arabe classique fut imposé comme langue de l'enseignement supérieur), aux États-Unis ensuite – en Louisiane en 1997 et finalement à New York en 2001 – ;

¹ *Le Roman maghrébin francophone. Entre les langues et les cultures. Quarante ans d'un parcours : Assia Djébar, 1957-1997*, Université Paul Valéry-Montpellier 3, mars 1999.

mais jamais en France. Ce ne sont donc pas les concours et les carrières universitaires de l'Hexagone mais la langue française qui lui a valu une reconnaissance officielle et tardive dans ce pays, son élection à l'Académie française en 2005, vingt-cinq ans après Marguerite Yourcenar. Honneur dont elle pouvait décrire, avec une certaine ironie, les tenants et aboutissants mais qu'elle accueillit avec la grâce un peu distante qui lui était propre.

Dès ses quatre romans de jeunesse elle avait fait le choix du français comme langue d'écriture. Par ses attaches paternelles et maternelles, elle pouvait s'exprimer en arabe voire en berbère. « J'écris donc, et en français, langue de l'ancien colonisateur qui est devenue néanmoins et irréversiblement celle de ma pensée, tandis que je continue à aimer, souffrir, également à prier quand parfois je prie, en arabe, ma langue maternelle », expliquait-elle quand en 2000 elle reçut le Prix de la paix des éditeurs allemands. Loin d'effacer les richesses de ses langues natives, sa « francophonie » les intègre à la fois comme harmoniques et comme déchirures. Dans la douzaine d'années (1967-1980) qui séparent ses premiers romans du reste de son œuvre écrite, elle ne cesse d'écrire mais ne publie pas. Ou plutôt elle publie autrement. Elle écoute et recueille les voix des femmes de son pays, elle tourne deux films qui leur donnent la parole². Et elle revient à l'écriture et à sa francophonie d'élection en les mettant en scène « dans leur appartement »³, dans l'Histoire et la légende⁴, dans ses nouvelles autobiographiques. « Écrire ne tue pas la voix, mais la réveille, surtout pour ressusciter tant de sœurs disparues », dit-elle. Car le murmure et parfois la clameur des voix féminines habitent ses romans, les libèrent du silence imposé et du voile qui les étouffent. Dans leurs actes de résistance à la domination masculine, à la claustration, elles ont trouvé en Assia une porte-parole, au sens plein du mot. Restituer leurs voix, ne pas les laisser se perdre dans l'oubli

² *La Noubba des femmes du mont Chenoua*, 1978 ; *La Zerda ou les chants de l'oubli*, 1982.

³ Le recueil de nouvelles *Femmes d'Alger dans leur appartement*, éd. des Femmes, 1980, dialogue avec les tableaux ou dessins de Delacroix et de Picasso.

⁴ Pour ne citer que *Ombre sultane*, Lattès, 1987, et *Loin de Médine*, Albin Michel, 1991. Mais beaucoup de ses récits passent sans cesse du passé au présent et gardent la marque de l'historienne, par exemple *L'Amour, la fantasia*, Lattès, 1985.

ou l'indifférence : ce dessein profond d'Assia Djebar prête à ses récits, à ses poèmes leur accent, leur rythme, leur syntaxe particulière, traces de la tension entre l'oralité et l'écriture qui l'ont à la fois partagée et inspirée.

Assia Djebar a bien investi les noms qu'elle s'était donnés à 19 ans. Intransigeante, elle le fut durant la guerre d'indépendance⁵, puis dans les terribles années 1990 où elle dut quitter son pays, une Algérie « de plus en plus écartelée entre désir et mort » ; et il faut relire aujourd'hui le très beau *Oran, langue morte*, arme sobre et lucide contre toutes les horreurs des dictatures intégristes⁶. Consolatrice, elle le fut aussi par cette empathie infinie pour ses « sœurs algériennes, alarmées, expatriées ou en constant danger » qui inspire ses livres : ils ont su dire le désir d'émancipation des femmes cloîtrées de la société algérienne traditionnelle, mais aussi son propre désir, qu'elle pouvait chanter ou danser en arabe, mais seulement écrire en français⁷.

⁵ Ses trois premiers romans sont écrits pendant la guerre d'Algérie. *Les Enfants du nouveau monde* (Julliard, 1962) et le quatrième, *Les Alouettes naïves* (Julliard, 1967), évoquent la guerre d'indépendance à travers des figures féminines qui l'ont vécue.

⁶ *Oran, langue morte*, Actes sud, 1997. Et aussi *Le Blanc de l'Algérie*, Albin Michel, 1996.

⁷ *La Disparition de la langue française*, Albin Michel, 2003.